

Péri-: ville invisible ?

Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif

Rapport final

6 juin 2014

Responsable scientifique

Laurent Devisme

Mandataire

laboratoire LAUA, ensa Nantes

Partenaire

laboratoire LACTH, ENSAP Lille

Associés

E. Pinard, photographe ; association Iconoverde

Auteurs

François Andrieux, Arnaud Bertolotti, Anne Bossé,
Laurent Devisme, Guillaume Ertaud, Bénédicte Grosjean,
Myriam Héaulmé, Elisabeth Pasquier, Emmanuel Pinard

Convention n° 12 PUCA 04/2200542109

Programme : Du périurbain à l'urbain

Plan Urbanisme Construction Architecture

Ministère de l'Ecologie, du Développement Durable, des Transports et du Logement

DGALN

la
ua

laboratoire
de recherche
www.laua.archi.fr

Introduction en forme de guide de lecture et de résumé des livrables

La réponse qu'apporte la recherche « Péri- : ville invisible : enjeux et outils d'un urbanisme descriptif » dans le cadre du programme « du périurbain à l'urbain » prend une forme a priori déroutante. C'est que son côté résolument exploratoire, accrédité par l'organisme financeur, a permis d'explorer des langages de « restitution » qui s'écartent pour bonne partie du format académique de la recherche en sciences sociales. Pour autant, on retrouve la rigueur de cette recherche via l'argumentation raisonnée mais aussi la recherche d'une expression de l'urbain qui renvoie l'exploration non seulement aux langages de restitution mais aussi aux langages de production des expériences.

Résumons les intentions initiales. Sous une bannière descriptive et documentaire, la recherche renvoyait au souci de l'appel d'offre de « *définir les phénomènes d'articulation, de superposition des différents types d'espace et des différentes configurations urbaines* ». Dans la description détaillée d'espaces sous condition d'urbanisation dispersée, elle rassemblait trois types de regard, ceux du chercheur en sciences sociales, du photographe et du concepteur urbain, afin de décaler le regard des schèmes et modèles structurants du raisonnement urbanistique. Prenant au sérieux les enjeux de l'expressivité de l'urbain contemporain, l'équipe a constitué trois types d'objet recouvrant différents terrains : les trajets et l'écriture documentaire ; les artifices photographiques et artefacts à narration et enfin le périscope des architectes et urbanistes. Sous ces appellations, il s'agit de remobiliser les ressources des « écritures pour exprimer » et des « images pour agir », avec le prétexte d'objets spatiaux situés principalement en région nantaise certes mais dont la motivation du choix est avant tout celle de renvoyer à des activités urbaines jusqu'ici peu explorées. D'où des investigations sur la ligne de train Nantes-Pornic, sur les rues du bois (territoire de Nantes Métropole). En miroir sont interrogées des démarches de concepteurs cherchant vraiment un renouvellement de leur appareillage de saisie des urbanités contemporaines.

En accord avec le PUCA, nous ne proposons pas un rapport de recherche linéaire mais des pièces à conviction dont nous livrons à la suite les ressorts via de courts résumés, permettant de « naviguer » entre les productions. Les échos et résonances sont assez nombreux ; toutefois, l'article de synthèse (à part) stabilise de manière encore imparfaite les apports principaux de cette recherche en termes méthodologiques et substantifs. C'est la forme d'un article scientifique qui est bien visée en complément d'un rapport à plusieurs égards proliférant : ses pièces peuvent se lire indépendamment les unes des autres mais l'ensemble reflète une dynamique de travail qui a été ponctuée par cinq séminaires collectifs tenus tantôt à Nantes (Laua), à Lille (Lacth) ou à l'ensa Paris-Malaquais.

Trois grands types de terrain sont donc travaillés et livrés.

Dans la catégorie des récits ambulatoires sont proposés trois travaux. « **La passagère du TER** », production d'Elisabeth Pasquier, se présente comme un ouvrage dont la quatrième de couverture pourrait être la suivante : « Soit la ligne de TER Nantes-Pornic et ses dix gares entre la métropole nantaise et la côte de Jade via le Pays de Retz. Soit une passagère, sociologue de son état, prenant le train dans le but de décrire sur le vif des situations, des pratiques, des interactions. Soit à l'arrivée des récits ambulatoires, des portraits de vraies voyageuses, des fictions ethnographiques, un ensemble renouvelé de questions sur l'arrière-pays, le rapport du plein et du vide, de l'aller et du retour, des valeurs des territoires de réserve et des espaces refuges, sur la tranquillité du quotidien et les vertus de la "phénoménographie" ».

« En sortant de l'école, nous avons rencontré... **Une expédition cycliste aiguillée par le chemin de fer** » peut être vu comme un excursus beaucoup plus ramassé, proposé par Laurent Devisme. C'est presque au débotté que cette contribution est réalisée : non pas une fois les bottes enlevées au retour à la maison mais une fois les pieds posés, de retour d'expéditions cyclistes coupant dans les territoires d'une ligne ferroviaire. Elle consiste donc dans la mise en œuvre d'un protocole cycliste qui lui aussi prend au sérieux la voie Nantes – Pornic : la suivre au plus près en l'occurrence, en décrivant les bords de route depuis l'unité véhiculaire particulière qu'est le vélo. Ce pédalage à la première personne, au cours de trois expéditions, est l'occasion d'exprimer certaines tonalités locales mais aussi des incongruités. Il permet au cycliste de méditer sur l'entrechoc de différentes surfaces urbanisées, à partir de la ligne ferroviaire : on y lit et on y voit un entre-villes varié et pourtant pas illisible. Le rapport texte-image est tour à tour illustratif et de l'ordre du punctum : la note isolée qui légende un paysage. Le contraste de ces expéditions avec un travail initial d'Arnaud Bertolotti relevant d'une « exploration de la ligne ferroviaire Nantes-Pornic par Google street view », permet de poser une question que l'on retrouve détaillée dans « vues de rues » (cf. infra) et qui, en l'occurrence porte sur les différences entre continuité vécue au ras du sol et discontinuité captée par écran interposé.

La série photographique d'Emmanuel Pinard « **Nantes-Pornic 2012-2013** » prolonge les expérimentations photographiques développées de longue date dans la périphérie parisienne, en particulier à travers les séries "Périphérie" et "Instantané". La ligne de train Nantes-Pornic a imposé son itinéraire dans la mesure où elle relie Nantes à la mer, en traversant les communes de la première couronne métropolitaine, des villages ruraux de plus en plus modifiés par les signes de métropolisation et, enfin les villages balnéaires le long de la côte. Elle constitue selon lui une coupe représentative de ce passage de l'urbain au périphérique. Les dix gares du parcours structurent les sites de prises de vue. C'est l'usage qu'il a fait du territoire qui en a fixé les limites. Utilisant une focale normale à hauteur du regard, pour favoriser une vision ordinaire qui s'attache aux détails, à l'inverse des visions surplombantes et générales de la photographie aérienne, son travail est également disponible, par ailleurs, sous forme d'une boîte comprenant dix enveloppes (une par gare et par série, donc) dans lesquelles se répartissent les cent quatorze photographies produites le long de la ligne. Ainsi les images ne sont pas reliées, le spectateur compose les séries à sa guise, aucune narration n'est alors imposée.

Un deuxième ensemble de travaux s'annonçait sous la bannière des artifices photographiques et artefacts à narration. Deux productions sont livrées. « **En quête du bois. Visions périphériques. 24 rues, Nantes Métropole** » se compose de deux livrets. Dans cette recherche, Anne Bossé et Myriam Héaulme, l'une chercheur en sciences sociales, l'autre photographe auteur se font chercheur-photographe et photographe-chercheur. Après avoir travaillé ensemble au sein d'un collectif photographique, elles s'engagent ici dans une nouvelle expérimentation en duo, travail de photographie et d'écriture. Elles font la proposition de mettre à l'épreuve de ce double regard 24 rues, une pour chaque commune de l'agglomération nantaise, choisies parce qu'elles s'appellent toutes rue du bois (petit ou joli, hardy ou doré...) et que seul ce mot bois est commun aux rues de ces 24 communes. Loin d'être absurde ou de n'être qu'un prétexte ludique, la création de ce territoire via cet artifice du nom, livre au cours de la recherche de nombreuses potentialités liées à l'enjeu collectif, annoncé dans la réponse, d'un regard renouvelé sur les mondes périphériques. Le premier livret présente le protocole mis en place, l'angle de vue de chacune sur le travail, une description des 24 rues et des documents annexes ; l'autre est uniquement un livret d'images, apport substantiel de cette recherche aux enjeux descriptifs et narratifs.

« **Vues de rue** » est le récit visuel d'une commune de l'agglomération nantaise à partir d'images géolocalisées destinées à l'orientation spatiale, par un de ses habitants, en l'occurrence Guillaume

Ertaud. La firme Google, un incontournable de la recherche d'information sur Internet, a développé, depuis 2007, l'outil Street View, permettant une exploration visuelle de nos environnements à hauteur de voiture. Largement accessible au public via une interface dédiée, ce mode d'accès au réel a pu produire chez certains artistes, dont des écrivains et des photographes, une requalification de la représentation de l'espace urbain, fortement marquée par l'iconographie circulant sur les réseaux. La présente recherche s'inscrit dans ce sillage, en s'essayant à l'exploration de l'espace du proche – la ville de Rezé, situé en première couronne de l'agglomération nantaise - dont résulte une centaine d'*impressions-écran*, images aux accents post-photographiques. Organisées en deux séries, cet ensemble se donne comme une lecture visuelle s'appropriant les codes de la photographie d'auteur pour produire une représentation d'une ville suburbaine sur un mode parodique. La condition visuelle qui s'en dégage situe la description par l'image dans un registre propre, caractérisé par les jeux de références – celle du photographe flâneur notamment.

Le troisième et dernier ensemble relève de l'analyse des prises des architectes et urbanistes que l'on peut « classer » dans le mouvement de l'urbanisme descriptif. Il se compose de trois pièces. Deux d'entre elles sont reliées sous ce même titre : « **le périscope des architectes** ». La première partie intitulée « **Découvrir à tâtons le monde** » est l'occasion pour François Andrieux de revenir sur le recours à la description chez les architectes qui peut être interprété comme un symptôme de leur perplexité face aux questions que soulèvent les nouvelles formes urbaines issues des transformations contemporaines de la ville. Le « péri-urbain » constitue sans aucun doute un objet et un enjeu décisifs pour eux, une « terra incognita » à découvrir, comprendre et construire. L'injonction descriptive, partagée au-delà du champ des urbanistes, n'est pas sans parentés avec le travail entamé par une série de « prophètes du réel » qui, dans les années soixante-dix étaient déjà partis à la « conquête » de nouvelles ou d'autres formes de ville suggérant que paradoxalement « la ville future est déjà là » (Venturi, Banham, Koolhaas) . On comprend alors que le symptôme est aussi un principe, celui d'un retour à une forme de « réalisme » qui gouvernera le projet. La description n'est pas qu'un préalable mais un ressort pour projeter. Quels sont les ressorts et mécanismes de la description ? En s'inspirant des recherches de P. Hamon sur le descriptif dans l'histoire de la littérature, il repère des investigations pionnières sur le péri-urbain, constituant un premier corpus, principal réservoir d'images dont il analyse le rôle au sein la description. Il décrypte ensuite trois « horizons d'attente » à l'œuvre dans les descriptions de la ville diffuse en intégrant les travaux de B. Secchi et P. Viganò. L'horizon du nouveau révèle la ville diffuse comme une forme nouvelle à la fois d'urbanité et de modernité. Le retour à une lecture « géographique » du territoire, l'insistance sur la topographie et l'hydrographie, témoignent d'une problématique environnementale incontournable pour les architectes. Enfin, le concept d'isotropie de B. Secchi renvoie à un horizon politique des lectures / projets de la ville diffuse où les figures résonnent avec un idéal démocratique à construire.

La deuxième partie, rédigée par Bénédicte Grosjean, intitulée « **Studio : Pratique descriptive et "nouveaux territoires"** » est centrée sur la pratique descriptive d'une seule agence d'architecture et d'urbanisme, Studio, et de ses deux fondateurs, B. Secchi et P. Viganò. Le premier, dès le début des années 1990, a fait un lien explicite entre l'émergence de nouveaux territoires – ni ruraux, ni urbains - dans le champ de vision de l'architecte et la diffusion, voire l'injonction, de la pratique de la description chez les concepteurs, telle que décrite dans la première partie. La seconde, dans son dernier ouvrage (*Les territoires de l'urbanisme. Le projet comme producteur de connaissance*, MetisPresses, 2012), met en évidence les relations intriquées entre description, pratique du projet et production de connaissance sur les territoires contemporains. Leurs thèses, influentes dans le renouvellement actuel de l'urbanisme, se construisent donc sous des formes hybrides, entre théorie et pratique, à l'image justement de la description, que Corboz a pu situer entre lecture et écriture. L'enquête porte sur une double production : d'un côté, des écrits, qui théorisent la description et son rôle dans la remise en question des modèles urbains ; de l'autre, des images, qui constituent les

présentations de projets (les concours pour Bruxelles 2040 et Lille 2030) et qui mettent en œuvre la description. Ce travail fait émerger la diversité des formes de description et surtout, celle des enjeux qui les sous-tendent, entre souci de connaissance et moyens de transformation. L'auteure cherche ainsi à comprendre comment description, hypothèses et scénarios sont peut-être en train de remplacer progressivement analyse, diagnostic et projet, dans la manière d'appréhender de nouvelles formes d'urbanisation.

Une troisième pièce à charge de l'urbanisme descriptif est produite par Arnaud Bertolotti sous le titre « **Grand Paris, petit péri ?** ». Son travail consiste à analyser la métropole au prisme du périurbain dans la consultation du Grand Paris pour l'agglomération parisienne (2008-2009). L'exigence d'articuler lecture à grande échelle des phénomènes liés à la métropolisation et singularités des territoires périurbains se heurte à leur dénomination qui pose d'emblée un rapport de dépendance à l'urbain faisant perdurer la définition statistique fondée sur la mesure des migrations quotidienne domicile-travail prévalant en France. Son hypothèse est que le périurbain a à voir avec la définition de la ville même et que les architectes sont en mesure de mettre en œuvre et d'en formaliser une lecture multiscalair. C'est à cette fin qu'est fait un retour analytique sur les dix réponses à la Consultation du Grand Paris pour l'agglomération parisienne de 2008-2009 et qui posait explicitement la question du dépassement d'une lecture radioconcentrique de l'agglomération dans l'optique de la métropole du XXI^e siècle de l'après-Kyoto. La lecture, axée sur les séquences descriptives spécifiques des territoires périurbains au sein des rapports interroge trois grandes modalités d'intervention : la définition, la description et la projection. Au niveau de la Consultation, émergent alors la mise en place de trois échelles du Grand Paris, de l'infra au suprarégional, le recours à trois niveaux d'approche et de définitions du périurbain, de l'esthétique au géographique, et de trois focales de projet, de l'intime au grand paysage, dont les rapports sont recomposés au sein des équipes et ne se reflètent pas dans une articulation du majeur au mineur. Au niveau des séquences descriptives identifiées, les choix d'agencements, d'aspectualisation et de mise en séquences révèlent l'arbitrage entre compréhension fine et volonté pédagogique, si ce n'est séduction, inhérentes à l'exercice.

Deux textes de synthèse sont livrés à part, poussant quelques pistes transversales. L'un revient sur les matériaux de seconde main que constituent les terrains des livres et productions apparentées des architectes, analysés dans le cadre du troisième ensemble que nous avons identifié. Que dire de cet ensemble et renvoie-t-il vraiment à une transformation d'appareillage plaçant l'urbanisme descriptif en position de rupture paradigmatique avec les précédents courants et doctrines ? Cette interrogation amène à revenir sur les voies d'accès aux espaces pratiquées dans cette recherche : unités véhiculaires privilégiées, qualité des médiations utilisées (l'appareil photographique du piéton, du cycliste, google street view...). Le périurbain a ici été approché de manières singulières et contrastées. Renvoie-t-il au « tous urbains » avec une variation de degrés d'urbanité ou bien ne faudrait-il pas d'autres vocables pour être en mesure de réarticuler la description et la théorisation ?

Le deuxième texte revient, de manière plus détaillée, sur les apprentissages issus d'expérimentations méthodologiques des chercheurs s'exposant directement : qu'est-ce qu'expérimenter la ville pour pouvoir en parler différemment ? Le croisement entre les travaux d'Elisabeth Pasquier, Anne Bossé et Myriam Héaulme engage des réflexions sur les protocoles, le situationnisme méthodologique, la pratique de l'auto-ethnographie, l'enjeu du passage de la description à la narration ou encore celui de la réincarnation du territoire par le recours à des fictions ethnographiques. Autant de résultats de cette recherche collective.